DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 404. 1er Novembre 1913 LE NUMERO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Le Zouave Jacob

Le zouave Jacob, le célèbre « guérisseur », s'est éteint, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, au milieu d'un petit groupe de fidèles, dans ce pavillon de la rue Lemercier, au fond d'un jardin, où il s'était réfugié depuis cinq ans, — depuis les dernières tracasseries que lui fit le Syndicat des médecins de la Seine. C'est une curieuse figure parisienne qui disparaît.

Jacob était trombone aux zouaves de la Garde quand il découvrit la puissance de la suggestion. Energique, les traits accentués, ainsi que le représentait Gill, dans une caricature de la *Lune*, avec sa barbe noire à reflets bleus et son œil saillant hors de l'orbite, il exerçait une sorte d'autorité physique sur certains de ses camarades. Comment eut-il l'idée d'appliquer cette autorité à la guérison des maladies? On ne sait. Il ne l'a pas raconté (ou ne l'a raconté qu'en brodant beaucoup) dans ses divers ouvrages : *L'Art de conserver sa santé*, *les Pensées du zouave Jacob*, etc... Le dernier, *Le charlatanisme de la médecine*, fut une réplique aux persécutions de la Faculté ; le sujet était vaste.

Quoi qu'il en soit, au camp de Châlons, en 1866, le bruit se répandit que Jacob avait guéri des malades rien qu'en les fixant, en imposant les mains sur eux et en leur disant : « Tu es guéri ! » Il agrémentait ses opérations magnétiques d'un petit air de trombone. C'était surtout avec les ataxiques, les paralytiques, les rhumatisants qu'il réussissait. On racontait que, voyant passer un enfant paralysé que l'on roulait dans une voiture, il prit le petit malade, le souleva dans ses bras et le posa à terre en lui disant : « Marche ! » et l'enfant avait marché. (Aucune confirmation précise de ce fait merveilleux n'a été donnée.)

Quoi qu'il en soit, un général à demi-ataxique, et qui se traînait sur deux béquilles, eût l'idée de le faire appeler.

— Jette tes béquilles et marche... Je te dis de marcher ! cria le zouave d'une voix de stentor.

Et il marchait lui-même d'un air menaçant sur le vieux général, qui recula de plusieurs pas sans béquilles. « J'ai marché à cause de la commotion, expliquait-il ensuite, mais je ne sais si ce fut l'effet du fluide ou du tutoiement. »

Le maréchal Canrobert, perclus de rhumatismes, eut moins de chance. Peut-être Jacob n'osa-t-il pas le tutoyer.

Napoléon III fit venir le zouave Jacob à Saint-Cloud. Le Théurge, comme il se nommait lui-même, opéra force passes sur l'Empereur et sur le petit prince impérial.

La sœur de Jacob raconta qu'un jour il reçut un « ordre écrit de la place de Paris, qui lui commandait de secourir sans délai le maréchal Forey, agonisant. » Jacob se mit en route sans confiance, vit le moribond et, par un effort de sa volonté tendue, parvint à lui faire effectuer, sans appui, le tour du jardin. Mais après son départ le maréchal retomba dans son immobilité forcée.

On a décrit souvent l'affluence des malades crédules chez le guérisseur. Dès neuf heures du matin son antichambre et sa salle de réception étaient pleines. Il paraissait, robuste jusqu'à la fin, les traits énergiques sous ses cheveux blancs, vêtu d'un burnous, les pieds nus dans des sandales. Il prenait chaque malade aux épaules, le regardait de son œil dominateur, le secouait fortement et le renvoyait en lui disant : « Tu es guéri ». Quelquefois l'étaient, pour un peu de temps du moins, les sujets très suggestionnables.

⁂

M. Montorgueil qui a curieusement visité tous les petits cénacles et toutes les petites chapelles de Paris, décrit ainsi la clinique de Jacob :

« Il ne brodait point : c'était bien ainsi qu'il opérait; cette prétention audacieuse de soulager l'humanité souffrante, rien que parce qu'il la disait soulagée, lui a donné pendant soixante ans, bon souper et bon gîte. Car s'il ne prenait rien pour prix de la simplicité de son intervention, il recevait ce qu'une clientèle reconnaissante croyait devoir lui offrir.

» Depuis quelques années, le bronze surtout abon-

dait. Ses implorateurs étaient de pauvres gens qui n'avaient pas le moyen de payer bien cher l'illusoire guérison qu'ils venaient chercher auprès de cette manière de vieux sorcier, qu'une réputation légendaire accréditait.

» Une douzaine de bancs étaient alignés; au mur étaient disposés quelques images médicales, un nom indien — celui du prétendu sage de l'Inde dont il recevait le « fluide blanc ». Deux bustes étaient posés sur des consoles. L'un avait son histoire.

» Un artiste qui avait une maladie de peau avait été repoussé de celle qu'il aimait.

» — Je le guéris, nous confiait Jacob, et il me fit ce buste.

» — Et il a épousé!

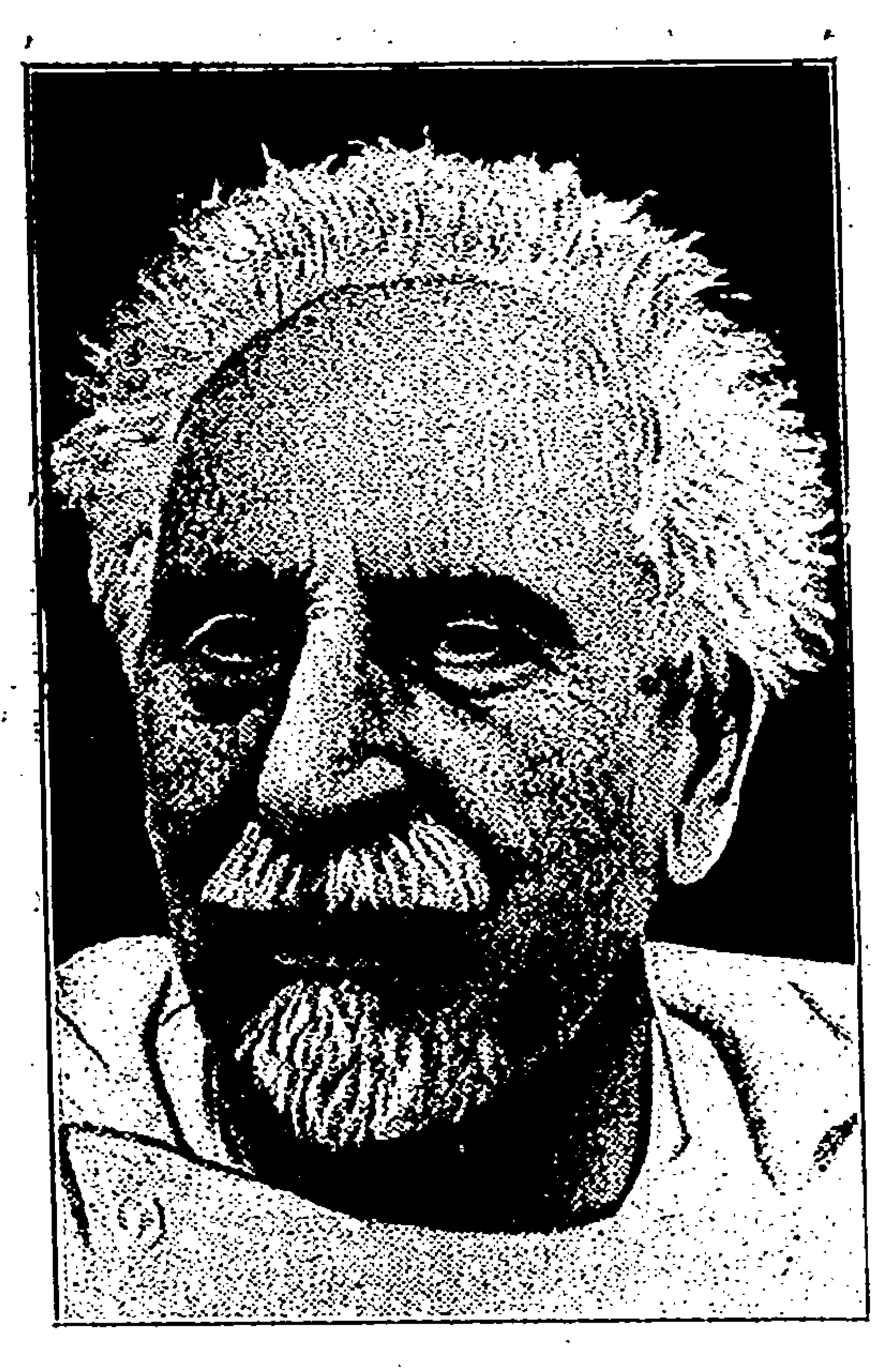
» — Non, je l'avais guéri de son amour en même temps que de son eczéma.

» Les consultants étaient pour la plupart des femmes du peuple. Elles étalaient sur les genoux les linges que le fluide devait impressionner. Lui, vêtu de blanc, marchait à grands pas, il feignait de profondément méditer. Brusquement, il fixait l'une de ces femmes : « Où souffrez-vous ? » — « Au bras. » — « Vous ne souffrez plus. » — « Non, répétait la voix dolente d'une volonté subjuguée, je ne souffre plus. » — « Et vous, ce sont vos yeux? Vous voyez assez pour vous conduire. » Et il lui lançait du fluide à pleines brassées. Une vieille grognait : « Ce sont mes boyaux qui me cuisent. » Et il secouait son ventre à pleines mains sans façon, et bientôt elle criait : « Ça va mieux; je suis guérie. » — « Quand je vous le disais! »

» La visite étant terminée, il faisait un petit prône sur l'hygiène; il conseillait un régime tempérant : de l'eau, pas de viande, pas de lait. Oh! surtout pas de lait, « ça fait du fromage sur l'estomac » !

» C'était fini. Chacun se levait. Sur la porte, le zouave, son trombone à la bouche, accompagnait la sortie d'une variation sur la *Muette* ou les *Huguenots*.

» Cette parade grossière n'a cessé de trouver des clients, des adeptes et des défenseurs. Pour l'oser, il lui avait suffi de songer à la misère morale de l'homme, lorsque sa guenille est en proie à la souffrance, et que, faute de principes qui donnent le pas à la résignation sur l'angoisse, il s'épouvante dans la crainte du dénouement fatal. Il avait constaté qu'en somme, pour une large part, la fortune du thérapeute dépendait de son autorité et de son assurance, de la vertu des mots consolateurs qui accompagnaient les pansements et les fioles, et que le premier des baumes était celui qui venait de la foi en la guérison, car il n'était point la guérison, il était la force de guérir; il était l'énergie d'attendre et le courage de lutter. « Vous allez mieux! » — « Oui, je vais mieux. » Et ce n'est pas une illusion, et c'est un fait : c'est l'illusion d'aller mieux qui appelle avec elle un soulagement fugitif.



LE ZOUAVE JACOB

» Quelques minutes de ce soulagement fugitif étaient l'élixir de ce sorcier sans talent ni principe, qui parlait en dérision de la foi et de la science pour exalter, en « esprit fort », le commerce barbare de son prétendu apostolat. »

Les médecins firent condamner plusieurs fois Jacob pour exercice illégal de la médecine. La dernière fois qu'il fut poursuivi, en 1909, octogénaire, on l'acquitta.

Un jour qu'il était poursuivi pour autre chose, — parce que son chien, aux Batignolles, avait mordu un voisin — le président du tribunal lui rappelait sa récente condamnation :

— Ah! parlons-en de ma condamnation! répondit le guérisseur, elle a fait rire les cinq parties du monde. Parbleu oui, je ne soignais aucun malade, je ne médicamentais pas, je ne droguais personne. Je me contentais de regarder les gens dans les yeux, et de leur

dire : « Allez, vous êtes guéri », et ils allaient, et ils étaient guéris, — ou croyaient l'être, ce qui est la même chose. Voyons, monsieur le Président, une supposition : vous voilà, vous rencontrez un ami : « Je suis malade » vous dit-il. « Bah ! ce n'est rien, répondez-vous en le regardant, allez, mon cher, vous êtes guéri ». Eh bien ! que diriez-vous si l'on vous condamnait ? Vous ririez. J'ai ri aussi et tout le monde avec moi.

Le président répliqua doucement :

— Vous auriez bien dû regarder votre chien dans les yeux de manière à l'empêcher de mordre !

Fort à son aise, l'ancien zouave ne pratiquait plus, du reste, que pour des fidèles éprouvés. Son pavillon de la rue Lemercier était une de ces petites chapelles occultes comme il y en a tant, et de plus dangereuses, dans ce Paris qui se croit sceptique, coins d'ombre plus ou moins hantés où se rencontrent des gens de tous les mondes, dans une inquiétante promiscuité. N'a-t-on pas vu, au cours d'une affaire retentissante, dont l'instruction se poursuit, l'affaire Warnier, une femme honorable mise en cause parce qu'elle avait connu dans un de ces cénacles l'amie de l'accusé, devenue sa dénonciatrice ?

G. M.

François Villon et l'influence des Astres.

Certes notre vieux poète François Villon n'est pas un de ces personnages qui appartiennent au cycle de ce qu'on pourrait appeler « les héros du Merveilleux ». Il n'a rien d'un mystique ou d'un rêveur et le surnarel n'a jamais préoccupé son esprit outre mesure. Cependant le Moyen-Age tout entier est tellement empreint de mysticisme qu'il eût été bien étonnant qu'un événement quelconque de sa vie ne se rattachât pas au Merveilleux.

Dans un très remarquable livre — le plus remarquable qui ait été publié jusqu'à ce jour sur notre poète, œuvre érudite et patiente de M. Pierre Champion, nous avons rencontré au hasard de la lecture un épisode intéressant qui mérite d'être mentionné dans l'*Echo du Merveilleux*. Et cet épisode a trait à l'influence d'un mauvais astre sur la vie de François Villon.

Cette vie, tout le monde la connait — on a toujours su que François Villon était un mauvais sujet. — Parvenu, après quelques premières études, au grade de maître ès-arts qui était le premier grade important qu'un écolier devait acquérir, il s'adonne à la dissipation et à la débauche. On connait la ballade fameuse dont le leit-motif est le vers : « Tout aux Tavernes et aux filles ». Il commet un meurtre sur la personne d'un prêtre nommé Philippe Sermoise avec lequel il s'était pris de querelle ; plus tard il commet, avec plusieurs individus louches appartenant à cette bande de malfaiteurs qu'on appelait alors « les Coquillards », un cambriolage de 500 écus d'or au collège de Navarre ; plus tard encore il est jeté dans les geôles de l'évêque d'Orléans Thibaud d'Assigny, à Meung-sur-Loire, pour un vol resté imprécis d'objets du culte dans une sacristie. Enfin à Paris pour un autre méfait, il est condamné à être pendu et ne s'en tire que grâce à une requête spirituelle au Parlement.

Mais il serait d'une psychologie trop simple de juger Villon sur ces seuls faits. Il faut lui reconnaître une sensibilité d'âme particulière. Il adore sa mère et fait sur elle la plus délicieuse, la plus émouvante de ses ballades. Il est patriote et chante Jeanne d'Arc à une époque où l'Université était dangereusement anglophile. Dans maintes de ses ballades éclate un repentir sincère de ses fautes.

Pardonnons-lui beaucoup, eu égard à tout ce qu'il eut de bon et de généreux en lui.

Ce préambule m'amène à l'influence mauvaise que Villon attribuait à l'astre Saturne dans sa vie.

A l'époque où il fut emprisonné à Meung-sur-Loire, il composa une ballade où il se livre à un examen de conscience. Cette ballade intitulée « le Débat du Cueur et du Corps » est composée en forme de dialogue où le cœur, c'est-à-dire l'esprit et le corps ou la matière échangent des propos moraux.

Or, dans le corps de cette ballade que je vais citer tout entière, « le povre escolier Villon » se plaint que la planète Saturne ait eu sur sa vie une influence maléfique. Voici cette ballade écrite en un vieux français savoureux que nos lecteurs déchiffreront aisément :

Qu'est-ce que j'oy ? — Ce suis-je. — Qui ? — Ton cuer,
Qui ne tient mais qu'a ung petit filet ;
Force n'ai plus, substance ne liqueur,
Quand je te vois retraict ainsi seulet,
Com povre chien tappy en reculet. — (1)
Pour quoy est-ce ? — Pour ta folle plaisance. —
Que t'en chaut-il ? — J'en ay la desplaisance. —
Laisse m'en paix ! — Pourquoi ? — J'y penserai.
Quand sera-ce ? — Quand seray hors d'enfance. —
Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray —

(1) Dans un petit coin.

Que penses-tu? — Être homme de valeur. —
Tu as trente ans. — C'est l'aage d'ung mullet. —
Est ce enfance? — Nennil. — C'est donc folleur
Qui te saisit? — Par où? — Par le collet;
Rien ne congnais. — Si fais : mouches en let;
L'ung est blanc, l'autre noir, c'est la distance. —
Est-ce donc tout? — Que veulx-tu que je tance?
Si n'est assez, je recommenceray. —
Tu es perdu! — J'y mettray résistance. —
Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray.

J'en ay le dueil; toi, le mal et douleur.
Se feusse ung povre idiot et folet,
Encore eusses de t'excuser couleur :
Se n'as-tu soing, tout t'est ung, bel ou let,
Ou la teste a plus dure qu'ung galet,
Ou mieulx te plaît qu'honneur ceste meschance!
Que répondras à ceste conséquence? —
J'en seray hors quant je trespasseray. —
Dieu, quel confort! — Quelle sage éloquence! —
Plus ne t'en dis. Et je m'en passeray.

D'où vient ce mal? — *Il vient de mon maleur*
Quand Saturne me feist mon fardelet
Ces maux y meist, je le croy. — C'est foleur. —
Son seigneur es, et te tiens ton varlet.
Voy que Salomon escript en son rolet :
« Homme sage, ce dit-il, a puissance
Sur planétes et sur leur influence ». —
Je n'en croys rien ; tel qu'ils m'ont fait seray. —
Que dis-tu? — Dea! certes, c'est ma créance. —
Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray.

Veux-tu vivre? — Dieu m'en doit la puissance! —
Il te fault.. .. — Quoi? — Remors de conscience;
*L*ire sans fin. — En quoy? — Lire en science;
*L*aisser les fols! — Bien j'y adviseray. —
*O*r le retien! — J'en ay bien souvenance. —
N'atens pas tant que viengne à desplaisance,
Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray (1).

Si nous considérons le sens de cette ballade, nous y découvrons plusieurs choses intéressantes. Entre le cœur qui représente la raison et la sagesse et le corps qui symbolise l'instinct de jouissance, le dialogue ne laisse pas que d'être émouvant, surtout si l'on se reporte à l'époque où la pièce fut composée. Villon fait un retour en arrière; toute sa vie lui apparaît si dolente, si vide, si remplie de méfaits et alors il imagine ce débat. Le cœur rappelle le corps au bon sens, au repentir, à l'ordre, mais le corps se montre rebelle à cette admonestation. Pressé de questions, il finit par avouer qu'il est né sous une mauvaise étoile et c'est dans l'avant-dernière strophe tout le problème du déterminisme et de la liberté qui est évoqué. — Si j'eus du malheur, s'écrie le corps, c'est que Saturne pèse sur moi de toute son influence néfaste. — Ne dis pas cela, répond le cœur, car Salomon a dit que sur l'homme sage, les planètes ne peuvent rien.

Beaucoup d'auteurs, au moyen âge, ont traité la question de l'influence des planètes et les livres d'heures sont souvent précédés de considérations à ce sujet.

A la même époque où Villon écrivait sa ballade, Martin le Franc, dans un ouvrage intitulé *Estrif de Fortune et de Vertu*, aborde le même sujet, et il est intéressant d'en rapporter quelques extraits.

Voici d'abord un dialogue entre la Vertu et la Fortune :

Vertu. — Mais ainçois que ce pas actaignons, s'il vous plaist, nous verrons comme les fortunes se changent par le regard des diverses planètes.

Fortune. — Ainsi soit.

Vertu. — Ne tenez qu'en sa nativité homme prend commancement de bonne ou de male fortune et que la planète dominant le bénit ou maudit.

Fortune. — Et puis?

Vertu. — Ung an après ou deux ou troys ou vingt, peut elle être muée par une autre estoille de contraire l'impression?

Fortune. — Pourquoi non?

Vertu. — Trop contrediriés aux astrologiens qui les destinées bonnes ou males prennent dès la nativité et veulent que homme soit appelé bien ou mal fortuné selon que la planète le regardoit naissant et venant en ce monde; ce non maintenir convieadroit qu'il eust en sa vie Cm continuelles destinées : car plus de Cm estoilles le regardoient sur terre....

Dans un autre passage du même ouvrage le même problème est agité de la façon suivante :

Item se voulenté humaine est subjecte aux planetes, je demande comment on peut vouloir et non vou'oir, et si c'est par une planète ou diverses? Par une estre ne peut : car toute chose naturelle est déterminée à propre effect. Se par diverses, inférer fault que ce que l'une fait est empeschié par l'autre. Ainsi ni estat ni fermeté n'y a.

Item se les planetes, ou seules ou ensemble, saulvent ou destruisent les hommes, je demande pourquoy ung aura VIxv ans vesou sans nulle male adventure et neantmoins aura passé soubz tres male influence : Les choses propres ou naturelles toujours empraignent leur pouvoir quand est en elle. Que si les planetes sont choses actives, propres et nécessaires, comme l'en cuide, pourquoy n'ont esté traistres et homicides et tuez comme Alexandre tous ceulx qui depuis ont

(1) Cette dernière strophe contient l'acrostiche de *Villon.*

vescu soubs le point de cette influence? etc... etc....

On voit que la logique de nos ancêtres s'accommodait mal d'une foi aveugle en l'influence, bonne ou mauvaise, des planètes Mais je m'éloigne de mon sujet qui devait être limité au seul François Villon.

R. FARAL.

" CHRÉTIENNE "

Mme Juliette Adam vient de se convertir à la foi chrétienne. Elle expose, dans un nouveau livre, les motifs qui ont déterminé son évolution.

M. Martial Perrier a voulu demander à l'auteur de tant de romans célèbres, à la fondatrice de *la Nouvelle Revue*, de l'éclairer sur son évolution de *Païenne* à *Chrétienne*.

« Tout de suite, dès que je franchis le seuil, Mme Adam s'avance vers moi.

— Vous venez, dit-elle, me demander le secret de ma conversion?

Il est tout entier dans l'impression profonde que j'ai ressentie en voyant ma grand'mère m'apparaître telle qu'elle était à son lit de mort.

Vous admettrez volontiers que depuis 1855, date de mes premières armes littéraires, j'ai vécu dans l'intimité d'un grand nombre de beaux esprits.

Eh bien, je dois avouer qu'aucun de ceux qui m'entouraient alors, malgré ma très grande amitié et parfois mon admiration, n'a eu sur mon esprit d'action déterminante. Comme toujours, il faut remonter aux causes premières.

L'initiation chrétienne la plus forte me vient de ma grand'mère, catholique fervente, qui veilla sur mon éducation dès ma plus tendre enfance.

Rien d'étonnant donc à ce que son influence soit redevenue prépondérante après tant de luttes subies, au cours desquelles il m'avait été donné de juger la vanité des théories et des systèmes.

Ceci dit, le sens de mon évolution se précise aisément. Mon père était païen et anticlérical, ami de Considérant et de Louis Blanc. Ainsi que je l'ai écrit dans *Païenne*, il orienta mon esprit vers l'observation de la nature. A ce moment j'étais adolescente, mon sens littéraire se développait, rien ne semblait donc mieux répondre à mon désir de beauté pure que le culte de la Grèce antique.

— Ne fut-il jamais ébranlé par les arguments du positivisme?

— Non, bien que j'eusse eu, en effet, un peu plus tard, à me défendre contre l'influence de mon mari, M. La Messine, qui était un partisan convaincu d'Auguste Comte. Mais j'échappai sans trop peine à cette ambiance.

Nous habitions à cette époque un hôtel place Louvois. Dès que j'avais un instant, je courais au musée des antiques. Mes dieux étaient là, vivants, palpitants sous le marbre, et cette beauté grecque, je la voyais de mes yeux, triomphante, divinisée dans la Vénus de Milo.

— En somme, vous êtes restée païenne jusqu'au jour où votre grand'mère vous apparut ?

— Oui, païenne, républicaine et libérale.

Nous nous penchons alors sur la table où les épreuves de *Chrétienne* sont éparses, et voici ce que nous lisons :

« Nous devons à Jeanne d'Arc, reprit M. de Noyes, une dette séculaire d'adoration. Le cycle parcouru depuis sa mort nous ramène à elle. La France la retrouve grandie de tout l'espace qui nous a si longtemps séparés d'elle.

» La voici légendaire, béatifiée, bientôt sanctifiée, ressaisissant la bannière qui entraîne la France à bouter l'ennemi hors des provinces conquises.

» Aujourd'hui, comme à la première heure de Jeanne, une débâcle nouvelle et c'en est fait de nous comme nation...

» Il semblait que tout secours de Jeanne nous eût été à tout jamais refusé ; ce secours nous revient ! Et voilà que notre foi qui remonte vers elle, fait descendre dans l'âme de nos fils la vieille vaillance française. »

Et plus loin :

« Le matérialisme antipatriotique isole l'individu social, lui interdit le don de lui-même aux causes sublimes, l'héroïsme qui peut le faire immortel et surhumain.

» De même, le matérialisme philosophique isole l'homme dans l'espace, le rive à la boule terrestre dont le tour est de plus en plus raccourci ; il lui interdit les envolées de l'au-delà, la participation à la vie éternelle.

» Dans tous les enseignements de la vie, on trouve un sens à la fois patriotique et religieux. Il faut être avec ses pères, de sa religion et de sa race. Ce n'est pas insignifiant d'être né ici ou là. La même semence donne la même récolte. »

— Ne croyez-vous pas, dis-je, madame, après avoir lu ces lignes, qu'il soit permis de penser que votre conversion est autant la conclusion, le sceau même de votre œuvre et de votre carrière que le fait d'une révélation céleste ?

— Certes, je ne nierai pas que mon esprit ait été souvent frappé de la nécessité de l'idéal religieux comme base et comme essor du patriotisme ; mais il est toutefois des hauteurs où le sentiment se sépare de l'exégèse.

» Le céleste avertissement dont vous me parlez vient trop d'une voix intérieure pour que je l'apprécie en termes littéraires. Concluez donc à votre guise, mais rappelez-vous toutefois la parole de Newmann ; « Ils n'ont pas péché contre la lumière. »

— J'allais, dis je, vous citer celle de Brunetière : « Ils se sont laissé faire par la vérité. »

Mme Edmond Adam a raconté plus en détail à un rédacteur du *Temps* les faits merveilleux dont il est question plus haut :

« La première impulsion qui me conduisit vers mon état d'esprit actuel me vient en réalité de ma grand'mère qui m'apparut à son lit de mort. Quoi que j'aie fait plus tard, quels que soient les arguments par lesquels j'ai tâché de me défendre contre ses reproches, ils m'ont toujours hantée, toujours poursuivie, et ce sont eux qui ont dominé mon intellectualité et ma religiosité par la suite. »

Mme Juliette Adam nous rappelle à ce propos une expérience spirite à laquelle elle assista et qui lui fit une impression profonde :

» J'avais, dit-elle, cette habitude de ne jamais sortir le soir sans jeter un coup d'œil rapide sur les « Dernières Nouvelles » du *Temps*. Or, ayant déplié le journal avant de me rendre chez la duchesse de Pomar qui nous avait promis un médium étonnant, je fus frappée par l'annonce de la mort de Mme Blavatzky qui me semb'a imprimée en caractères énormes. Je n'y attachai pas autrement d'importance et je me rendis à la soirée.

» Nous nous installons ; un assistant écrit, appelle, on frappe, et bientôt le nom révélé nous annonce Mme Blavatzky.

» — C'est impossible, s'écrie la duchesse, je l'ai quittée il y a trois jours.

» Je garde le silence, le médium insiste ; Mme Blavatzky revient et dit :

» — Je suis morte, j'ai laissé un testament au colonel Hilcock, où je demande à être incinérée. Or, l'incinération, telle qu'on la pratique aux Indes, c'est-à-dire en plein air, est conforme aux prescriptions religieuses, mais ici on la pratique dans un four, elle fait perdre la personnalité psychique. Or, je vous supplie d'écrire au colonel Hilcock de ne pas me faire incinérer, bien que je pressente que vous n'y réussirez pas. Toutefois j'ai tenu à vous dire cela pour sauver une âme, celle de Mme Adam qui a fait, il y a quinze jour, un testament dans lequel elle demande à être incinérée elle aussi.

» — Et c'était vrai ?

» — Rigoureusement, et alors qu'aucune des personnes présentes ne pouvait être au courant de ce détail. »

Il n'échappera pas que le fantôme de Mme Blavatsky, même avec le détail curieux cité par Mme Adam (le testament écrit par elle-même) devait être accueilli avec méfiance. La lecture de pensée pouvait expliquer ce faux prodige, comme une hallucination peut expliquer les formes blanches, les « momies blanches » que Mme Adam voyait « revenir » à Gif et dont elle parle dans la préface de *Chrétienne*. Mais, songe ou vision, comme elle a bien fait de le suivre.

G. M.

UN TEMPLE ANTOINISTE

Paris fut envahi, le dimanche 26 octobre, par des antoinistes dont le sombre uniforme : les hommes en lévite noire et chapeau haut de forme de feutre à bords plats, les femmes en robes et coiffes noires, excitait la curiosité.

La veuve d'Antoine le Guérisseur, la Mère Antoine arrivait avec quatre cents adeptes pour inaugurer le temple de la rue Vergniaud.

« Décidément, écrivait à ce propos M. Henry Cossiria, dans *Excelsior*, la concurrence n'épargne personne, même pas les guérisseurs.

« Ceux-ci se multiplient, et pour un qui disparaît dix nouveaux surgissent. Aussi les « précurseurs » dans la profession sont-ils obligés de faire maintenant de la propagande active, et même de se déplacer pour se créer des ramifications et fonder pour ainsi dire des succursales.

« Antoine le Guérisseur, qui mourut le 25 juin 1912, à Jemeppe-sur-Meuse, près de Liége, avait su faire de nombreux adeptes, — plus de trente mille — qui croient aveuglément en sa puissance et qui lui attribuent un pouvoir divin.

« Le culte de ce guérisseur s'est propagé très rapidement en France, et c'est ainsi que j'ai rencontré en pleine Savoie, dans un simple hameau du nom de Biollay, un temple antoiniste où une centaine de croyants viennent tous les dimanches entendre la lecture du « Grand Livre de la Révélation », et contempler « l'Arbre de la Science de la Vue du Mal ».

« Cependant, aucun temple antoiniste n'existait à Paris, où le « Père » — c'est ainsi qu'on appelait le fondateur de la secte — avait réuni six ou sept cents adeptes. Antoine mort, ou plutôt s'étant « désincarné », cela n'avait pas arrêté les conversions.

Sous l'inspiration du frère Noël, qui est en quelque sorte le légat antoiniste en France, et de Mlle Camus, cette petite modiste qui avait acquis la foi en allant à Jemeppe, des dons anonymes affluèrent, et au mois de mai dernier on commença la construction d'un temple où, comme à Jemeppe, les adeptes pourront venir écouter la lecture de la « Révélation ».

On se rappelle peut-être l'article que consacra l'*Echo du Merveilleux* à Mlle Camus, dans le numéro du 1er avril 1912.



MADEMOISELLE CAMUS

L'inauguration de ce temple était un événement d'autant plus considérable, que la veuve du « Désincarné » avait voulu venir l'inaugurer en personne.

Un grand nombre d'adeptes, les hommes avec leurs longues lévites noires et leurs chapeaux haut de forme ; les femmes en costumes et bonnets noirs, s'étaient réunis le samedi 25 octobre vers deux heures et demie, à la gare du Nord, pour attendre le train spécial amenant de Belgique la Mère et quatre cents pèlerins.

A deux heures cinquante, le convoi entra sous l'immense hall. De tous les wagons de troisième raconte le collaborateur d'*Excelsior*, se précipitèrent des adeptes vêtus comme ceux qui les attendaient à la sortie. D'un compartiment de seconde, la Mère qu'aucun signe extérieur ne pouvait faire distinguer du reste des adeptes, descendit, accompagnée de M. Dерégnancourt, qui est le grand-prêtre du culte antoiniste, ou plutôt le président du Conseil d'administration.

« Sans le moindre apparat la veuve du « Désincarné » gagna la sortie ; mais lorsqu'elle arriva au bout du quai, des sanglots éclatèrent : certaines adeptes parisiennes n'avaient pu retenir leur émotion en voyant la Mère qui tomba, pendant quelques secondes, dans une sorte d'extase.

» Le cortège des Antoinistes se dirigea alors vers le souterrain du Métropolitain, où un train spécial les attendait pour les conduire jusqu'à la station Corvisart. Dans la salle des Pas-Perdus, un homme à la haute stature, portant un petit bagage à mains, cherchait à s'échapper du flot antoiniste : c'était M. Ribot, le sénateur du Pas-de-Calais, qui s'efforçait de gagner son compartiment, et qui refusait obstinément de prendre les petits billets jaunes ou verts que lui tendaient en passant les Antoinistes.

» Chaque pèlerin était, en effet, muni d'un stock considérable de petits morceaux de papier portant la suscription suivante :

CULTE ANTOINISTE

Frères, Mère Antoine consacrera au nom du Père le nouveau temple antoiniste de Paris, rue Vergniaud (XIIIe).

La cérémonie aura lieu demain 26 octobre, à 10 heures. A cette occasion, Mère recevra les malades tous réunis dans le Temple comme Elle le fait à Jemeppe-sur-Meuse.

Recevez, chers frères, toutes nos bonnes pensées.

Le Conseil d'administration du Culte Antoiniste.

» A la station Corvisart, les Antoinistes quittèrent le Métro, et se formant en cortège, ils gagnèrent leur temple par le boulevard Auguste-Blanqui et la rue Vergniaud.

» Lorsque la Mère fut arrivée sur le seuil du temple, un adepte présenta à la foule « l'Arbre de la Science de la Vue du Mal ».

» L'intérieur de ce nouveau temple est analogue à celui de Jemmepe, mais en plus petit. Une chaire est adossée au mur sur lequel on lit le précepte fondamental de la croyance antoiniste : « Un seul remède peut guérir l'Humanité : la Foi, etc. ».

Pour ne pas être suspect de partialité, empruntons le récit de la cérémonie à un témoin sans parti pris, à un reporter du *Journal*, M. Paul Eric :

« A dix heures, la Mère fit son entrée. Un coup de sonnette l'avait annoncée. La veuve du Messie est une femme d'une soixantaine d'années, à la physionomie

insignifiante. Elle pénétra dans le temple en conservant les yeux baissés; lentement elle gravit la chaire et, dès qu'elle y fut parvenue, ses yeux se fixèrent sur la voûte du bâtiment. Durant quelques secondes, ses lèvres remuèrent imperceptiblement; elle étendit ensuite le bras droit, fit un grand geste circulaire comme pour bénir l'assemblée, puis ses deux mains se joignirent et la mère Antoine quitta la chaire et sortit. Je m'attendais à ce que M. Derégnancourt, le grand-prêtre de l'Antoinisme, qui avait pris place sur l'estrade, près d'un desservant portant une pancarte avec cette inscription : « L'Arbre de science de la vue du Mal », prît la parole, mais, tout comme la mère Antoine, M. Derégnancourt resta muet. La cérémonie était achevée.

» Comme je me trouvais à côté du frère Noël, qui va administrer le temple, je lui demandai :

» — La mère Antoine ne parle-t elle jamais davantage ?

» — Mère, me répondit-il, ne parle jamais en public...

» Et il ajouta :

» — Mère se recueille pour atteindre au fluide éthéré de l'amour divin et en réconforter les fidèles suivant le degré de leur foi.

» Ce n'est peut-être pas très clair, poursuivit le frère, mais vous comprenez, n'est-ce pas?

» — Naturellement, eus-je l'audace de répondre, et vite je m'enquis si la mère Antoine allait séjourner à Paris.

» — Non, me déclara M. Noël; mère repart ce soir pour la Belgique. Elle est venue à Paris seulement pour consacrer le temple.

» Et après un instant de réflexion, le frère continua :

» — Mère, voyez-vous, n'est que l'interprète du père Antoine.

» — C'est à sa mort que le père Antoine l'a chargée de poursuivre son œuvre?

» — Le père Antoine n'est pas mort, me fit remarquer sévèrement mon interlocuteur; il s'est seulement « désincarné ».

» — Ah! pardon, fis-je.

» — Oui, et mère, qui est dépositaire de son pouvoir spirituel, n'est que son exécutrice.

» — Est-ce que le père Antoine a guéri beaucoup de malades ?

» — Des milliers.

» — Et comment procédait-il?

» — Il se contentait de regarder ceux qui venaient à lui et guérissait ainsi les malades ayant la foi. Ceux qui ne l'avaient pas suffisamment devaient revenir le voir.

» Et voilà! J'en savais assez et pris congé du frère Noël, mais avant de pouvoir quitter le temple, je dus attendre la sortie des vieilles femmes impotentes qui étaient venues chercher un remède à leur mal et qui éprouvaient autant de difficulté à descendre les degrés conduisant au sanctuaire qu'elles en avaient eu à les gravir. Le geste de la mère Antoine ne leur avait servi de rien. »

*

Nous avons reçu à ce sujet la lettre suivante d'un de nos lecteurs de vieille date :

« Il m'a été donné fortuitement, aujourd'hui dimanche, de me trouver mêlé au pélerinage des Antoinistes belges venus à Paris pour l'inauguration de leur nouveau temple dans le quartier de la Glacière.

» Ce qui m'a tout d'abord frappé c'est l'extraordinaire maigreur de ces pauvres gens.

Sous leur habit noir à la protestante ou leur voile de deuil, ils m'ont paru plus jaunes que les chrysanthèmes de novembre. Une effrayante cachexie doit les ronger jusqu'à la moelle des os. Et ils sont d'un triste! Ce n'est pas possible autrement, ils doivent se nourrir des sauterelles de Jean-Baptiste.

» A l'intérieur du temple la foule grossit, anxieuse. Il est temps, une ondée tombe. Quelques moments d'attente, puis un coup de sonnette. La mère Antoine paraît. Elle monte les degrés de l'estrade, péniblement, comme une vieille femme qu'elle est. Va-t-elle parler?... Non, pas un mot. Mais de ses grands bras maigres et osseux elle esquisse, lentement, plus lentement que l'évêque dans sa cathédrale, un immense geste de bénédiction. Chose affreuse! oh oui! chose affreuse, que ce geste sénile qui veut guérir .. Il y a là des malades de toutes sortes : Des paralytiques, des éclopés, des aveugles, des dartreux dont le nez n'offre plus qu'une plaie; un malheureux jeune homme atteint d'un goître exophtalmique se dresse sur la pointe des pieds pour rencontrer le regard de la pythonisse...

» Et le geste achevé, la veuve du père Antoine se retire dans un calme si profond qu'on entendrait une mouche voler, si c'était encore la saison des mouches. Pas un cri : « Je suis guéri », n'a proclamé la puissance léguée à la Mère Antoine par son époux défunt.

» Quand je suis sorti du temple, la pluie avait cessé. Le beau soleil de Dieu éclairait les mêmes infirmités, les mêmes misères. Et sous les rayons encore chauds de ce soleil d'automne, de cet astre dont la durée ne peut-être limitée qu'à des milliards de siècles — *Magna opera Domini* — j'ai compris que, seule, mais

si rare, « la foi qui transporte les montagnes » est capable d'obtenir des guérisons, et qu'il est absolument inutile de recourir à l'intermédiaire de créatures aussi impuissantes que nous puisqu'elles ne sont investies d'aucun pouvoir.

» La Glacière n'est pas très éloignée de l'ancien cimetière de Saint-Médard. Puissions-nous ne pas voir se renouveler au temple antoiniste les scènes de désordre auxquelles se sont jadis livrés les trop fameux convulsionnaires. »

Agréez...

Un fidèle de Gaston Mery.

Les coïncidences étranges

— Est-il vrai, Jean, que les morts reviennent, demanda la jeune femme à son mari.

Et lui, pour chasser le frisson d'épouvante qu'il soupçonnait dans l'âme de son aimée, se prit à rire — mais doucement — car il craignait d'éveiller la fillette blonde dont la respiration calme s'entendait dans le berceau, et aussi parce qu'il ne voulait pas insulter à la mort qui, hélas, avait passé bien près.

Puis, à mi-voix et tendrement, il essaya de la gronder. La voisine était morte ; mais, était-ce une raison de se complaire en des idées noires ? Ne valait-il pas mieux s'occuper des vivants, et laisser la morte reposer en paix, avant de la conduire en cette terre où chacun est appelé à retourner ? Mais elle, tristement, secouait la tête. Pendant de longs moments, elle avait contemplé la voisine couchée sur son lit mortuaire ; elle avait regardé à satiété cette face pâle et amaigrie, ces narines pincées, ces yeux vitreux...

... Le corps rigide et froid, se dessinant sous le drap qui le recouvrait ; les mains encerclées d'un chapelet, les doigts crispés sur un crucifix ; tout cela avait gravé dans l'esprit de la jeune paysanne une impression profonde. L'on est si peu habitué au spectacle de la mort, dans ces montagnes où les maisonnettes sont si clairsemées ! et l'on en a si peur ! Le jour on fuit les cimetières, et la nuit, pour rien au monde vous ne décideriez quelqu'un à passer tout près, car alors leurs abords sont peuplés d'êtres terribles et mystérieux : feux follets, lutins, etc. Et si la nécessité oblige quelquefois à suivre le convoi d'une personne amie, l'on se sauve ensuite bien vite, et l'on est quelques nuits à avoir le sommeil agité, car l'on craint toujours la visite de quelque décédé.

Faut-il donc s'étonner si, cette veille d'enterrement, la jeune femme se blottissait contre son mari, ne répondant à ses paroles rassurantes que par ces mots fatalistes : « Tu verras, Jean, qu'un malheur n'arrive jamais seul... J'ai peur !... »

..... Et voici que l'aurore pointant là-bas sur la cime des sapins sombres, lance une clarté diffuse dans la chambrette rustique. L'homme, éveillé déjà, rejette les draps de sa couche et se lève, prestement. Au dehors, les coqs chantent joyeusement et se répondent de ferme en ferme ; dans l'étable, les bœufs mugissent doucement. Tout annonce une bonne et chaude journée d'été, et le paysan, alerte et joyeux lui aussi, a tôt fait de s'habiller sommairement.

A son tour, la jeune femme s'éveille, ses paupières lourdes encore de sommeil s'entr'ouvrent, et elle sourit aux premiers rayons du jour qui vont chasser de son esprit la sarabande macabre et terrifiante qui l'a hantée toute la nuit — car elle n'a pas oublié la morte, et encore moins l'enterrement auquel elle doit assister ce jour-là — mais elle en prend maintenant courageusement son parti, et elle tend ses bras à son mari...

— Et notre fillette, l'oublies-tu ? dit-il. N'est-ce pas qu'elle a été bien sage cette nuit ?

Doucement, il alla vers le berceau, écarta les rideaux de cotonnade. La mère, souriante, regardait ce tableau de tendresse : Ah ! qu'ils étaient heureux ainsi.....

..... Mais Jean fit tout à coup un pas en arrière ; il était très pâle et sa voix altérée jeta : « Ah fatalité !!!... Comme elle est changée !!..... »

..... Quelques heures après, la mère à genoux devant une image sainte, priait ardemment malgré ses sanglots : « O mon Dieu ! disait-elle, ne la reprenez pas ; faites qu'elle vive, guérissez-la !... » Près du berceau, quelques vieilles regardaient tristement l'enfant — qu'à son teint pâle et à ses yeux cerclés l'on devinait très malade, malgré sa respiration encore régulière. — L'on entendait le pas nerveux du père résonner sur les dalles de la chambre voisine ; serrant les poings, il se répétait pour la centième fois peut-être ? « Que faut-il faire ? »...

Les médecins sont rares dans la montagne : plusieurs lieues le séparaient du plus proche : oserait-il quitter pour quelques heures son enfant, dont il ne retrouverait — il le sentait bien — que le cadavre à son retour ?.....

..... Le prêtre ? Oui, c'était au prêtre que l'on avait recours faute de médecin : mais il allait être occupé aussi par l'enterrement de la voisine. Alors ?.....

..... Brusquement, les premières notes d'un glas

funèbre passèrent sur la campagne. A ce signal convenu, l'enterrement quitta la ferme proche, et se dirigea, à travers les chemins rocailleux, vers la petite église dont le clocher, là-bas, frissonnait de la lugubre envolée de ses cloches... Jean, lui aussi, avait frissonné. Un sinistre pressentiment l'envahit, une douleur aiguë fouilla son âme. D'un bond, il fut dans l'autre chambre, se pencha avidement sur le berceau au-dessus duquel les têtes des vieilles elles-mêmes se touchèrent. Et ils virent. Une écume abondante vint sur les lèvres bleuies de l'enfant. Ses yeux s'agrandisent démesurément, et un râle s'étouffa dans sa gorge obstinée.....

..... Les cloches, là-bas, s'étaient tues. Le convoi funèbre traversait lentement le petit bois, et, tout à l'heure, il déboucherait sur la place où quelques maisonnettes se serraient auprès de la chapelle Et quand le bras du prêtre se lèverait pour bénir le cercueil entrant dans le modeste édifice, le glas reprendrait.....

..... Ce qui se passa fut terrible. A l'instant précis où la première note s'entendait, le petit corps, pris de convulsions, fut agité de soubresauts violents... Les membres se tordirent sous l'effort des nerfs exaspérés.....

C'est alors qu'une vieille, de ses doigts tremblants, délia le bonnet de la petite, et, le remettant au père, elle dit : « Jean, vous ne devez pas laisser ainsi mourir votre fille. Votre femme prie, mais le Bon Dieu ne semble pas vouloir l'exaucer. Allons, vous savez ce que vous avez à faire, du courage... »

Et l'homme, subjugé, les yeux fous, accomplit l'œuvre magique. A reculons, il alla vers l'âtre où il laissa choir la petite chose (1). Quelques secondes et ce ne fut plus que cendres, mais l'enfant ne parut pas mieux se porter. Pourquoi Dieu, qui ne voulait plus la laisser sur la terre, aurait-il permis à une force moins puissante que lui de l'y maintenir ?

..... Les minutes, lentes, s'égrènent dans le silence de la chambrette, coupé seulement de temps en temps par un cri de souffrance ou un sanglot désespéré. Morne et brisé, le père est maintenant étranger à ce qui se passe auprès de lui. Sa pensée erre là-bas, dans le sanctuaire où des personnes pleurent autour d'un catafalque... et il semble attendre... quoi?... Le glas ! Le glas funèbre qui, deux fois déjà, avait été fatal au petit être aimé; il allait reprendre tout à l'heure lorsque le cercueil serait dirigé définitivement vers le champ de repos; apporterait-il cette fois encore une nouvelle torture?... Anxieux, le cœur plein d'un sinistre effroi, il attend...

..... Est-ce coïncidence ou fatal enchaînement des causes? Est-ce que les anges attendaient ce funèbre signal pour porter sur leurs ailes, vers le bonheur éternel, cette petite âme arrachée aux tortures d'ici-bas? Dieu seul le sait. Lui seul sait pourquoi la fillette blonde rendit l'esprit, lorsque la voix de bronze s'entendit pour la troisième fois...

P. SAINT-DIZIER.

(1) Curieuse coutume encore en usage dans certains endroits retirés des Vosges, qui consiste à brûler un vêtement d'une personne malade, si l'on veut la remettre sur pied. Pour que l'œuvre magique accomplisse son effet, il faut — dit-on — marcher à reculons avant de lancer l'objet dans le feu.

Le philtre de Ninon de Lenclos

L'histoire de Lucifer, qui vint trouver Mlle de Lenclos à l'âge de dix-huit ans, pour lui offrir la beauté éternelle, est une fable dénuée de réalité.

Cependant, comme elle eut un cours prodigieux, la voici telle qu'on la racontait dans son temps : Mlle de Lenclos (née à Paris, 1620-1705; le salon de cette jolie, spirituelle et légère fille fut fréquenté par les personnages les plus considérables du siècle de Louis XIV. Mmes de Sully, de La Fayette, de La Sablière, lui donnaient le nom d'*amie*), à l'âge de dix-huit ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un inconnu qui demandait à lui parler et qui ne voulait point dire son nom. D'abord elle lui fit répondre qu'elle était en compagnie et qu'elle pouvait le voir. « Je sais, dit-il, que Mademoiselle est seule, et c'est ce qui m'a fait choisir ce moment pour lui rendre visite. Retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer et qu'il faut absolument que je lui parle. » Cette réponse singulière donna une sorte de curiosité à Mlle de Lenclos, elle ordonna qu'on fît entrer l'inconnu.

C'était un petit homme âgé, vêtu de noir, sans épée, et d'assez mauvaise mine ; il avait une calotte et des cheveux blancs, une petite canne fort légère à la main et une grande mouche sur le front. Ses yeux étaient pleins de feu et sa physionomie assez spirituelle. — « Mademoiselle, lui dit-il en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme de chambre, car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. » A ce début Mlle de Lenclos ne put se défendre d'un petit mouvement de frayeur ; mais, faisant réflexion qu'elle n'avait devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura et fit sortir sa femme de chambre. « Que ma visite, lui dit-il, ne vous effraie point, Ma-

demoiselle : il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde ; mais vous, vous n'avez rien à craindre. Soyez tranquille et écoutez-moi avec attention. Vous voyez devant vous un homme à qui toute la terre obéit et qui possède tous les biens de la nature. J'ai présidé à votre naissance. Je dispose à mon gré du sort de tous les humains, et je viens savoir de vous de quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre. Vos beaux jours ne sont encore qu'à leur aurore, vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous, et il dépend que de vous d'être la personne de votre siècle la plus illustre et la plus heureuse, je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses et une beauté éternelle. Choisissez de ces trois choses celle qui vous touche le plus, et soyez convaincue qu'il n'est point de mortel sur la terre qui soit en état de vous en offrir autant.

— Vraiment, Monsieur, lui dit-elle en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, et la magnificence de vos bons dons est si grande... — Mademoiselle, vous avez trop d'esprit, lui dit-il en l'interrompant, pour vous moquer d'un homme que vous ne connaissez pas. Choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richesses, ou de la beauté éternelle ; mais déterminez-vous promptement, je ne vous accorde qu'un instant pour vous décider.

— Ah ! Monsieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir ; et puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté éternelle. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une chose aussi précieuse ?

— Mademoiselle, lui dit-il, il faut écrire votre nom sur mes tablettes, et me jurer un secret inviolable, je ne vous demande rien de plus. » Mlle de Lenclos lui promit tout ce qu'il voulut, et écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche : « C'en est assez, dit-il, comptez sur une beauté éternelle, et sur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tous charmer. C'est le plus beau privilège dont une mortelle puisse jouir ici-bas. Depuis six mille ans que je parcours l'univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre mortelles qui en aient été dignes, Sémiramis, Hélène, Cléopâtre et Diane de Poitiers ; vous êtes la cinquième et la dernière à qui j'ai résolu d'en faire don. Vous paraîtrez toujours jeune et toujours fraîche. Vous serez toujours charmante et toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir sans devenir amoureux de vous, vous serez aimée de tous ceux que vous aimerez. Vous jouirez d'une santé inaltérable, vous vivrez longtemps et ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui semblent être nées pour le plaisir des yeux, il y en a d'autres qui semblent n'être faites que pour le charme des cœurs ; vous réunirez en vous ces deux qualités si rares.

» Vous ferez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont environnées que des horreurs de la décrépitude. On parlera de vous tant que le monde subsistera. Tout ce que je viens de vous dire, mademoiselle, doit vous paraître un enchantement. Mais ne me faites point de questions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une seule fois dans toute votre vie, et ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Tremblez alors ; quand vous me verrez vous n'aurez plus que trois jours à vivre. Souvenez-vous seulement que je m'appelle Noctambule. »

Il disparut à ces mots, et laissa Mlle de Lenclos dans une frayeur mortelle.

Les auteurs de conte le terminent en faisant revenir le petit homme noir chez Mlle de Lenclos trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques, il pénètre jusque dans sa chambre, s'approche du pied de son lit, en ouvre les rideaux. Mlle de Lenclos le reconnaît, pâlit, et jette un grand cri. Le petit homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'a plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, et disparaît en prononçant ces mots d'une voix terrible : « Tremble, c'en est fait, tu vas tomber en la puissance de Lucifer. »

Cette histoire, réchauffée pour Mlle de Lenclos, fut imaginée plus d'un siècle avant sa mort, à l'occasion de Louise de Budes, seconde femme de Henri Ier, connétable de Montmorency, laquelle mourut peut-être empoisonnée en 1599. Cette dame, qui avait été extrêmement belle, devint, un moment avant sa mort, si noire et si hideuse qu'on ne la pouvait regarder qu'avec horreur ; ce qui donna lieu à divers jugements sur la cause de sa mort, et fit conclure que le diable, avec qui l'on suppose qu'elle avait fait un pacte dans sa jeunesse, était entré dans sa chambre sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, et l'avait étranglée dans son lit.

Voici une dernière apparition du diable au bon vieux temps. Un homme de province, qui était venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, et se déguisa en diable. Il se retirerait avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisent passa dans le quartier où le provincial logeait, il fut le premier qui descendit. On le laissa près de sa porte, où il frappa promptement parce qu'il faisait grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir éveiller une vieille ser-

vante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vite sa porte et s'enfuit en criant de toute sa force. Le provincial ne pensait point à son habillement diabolique, et, ne sachant ce que pouvait avoir la servante, il continua à frapper et toujours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs.

En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison, et, pour comble de bonheur, la porte n'était pas tout à fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, et un bon prêtre qui s'était endormi en lisant son bréviaire auprès d'un bon brasier.

Le provincial s'approcha le plus qu'il put du brasier, et s'endormit fort tranquillement sur un siège. Cependant le prêtre s'éveilla et, voyant cette figure, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venait prendre le mort ; et là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le provincial s'éveillant en sursaut fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses.

Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, et comprit que c'était ce qui avait causé son embarras. Comme le jour commençait à paraître, il alla changer d'habit dans une friperie, et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir la porte. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il était le diable. Il sut ensuite que l'on publiait dans le quartier que le diable était venu pour enlever M. un tel. La servante attestait la chose ; et ce qui y donnait le plus de croyance, c'est que le pauvre défunt avait été usurier. Voilà qui explique bien des apparitions diaboliques.

RAOUL LARMIER.

MORT DE MARIE MARTEL

On annonce la mort de Marie Martel, la plus célèbre des voyantes de Tilly.

Marie Martel, dont le nom est si familier aux lecteurs de l'*Echo*, est décédée à l'âge de 42 ans, après une longue maladie.

Nous reparlerons d'elle en détails très prochainement, par la plume d'une des personnes qui l'ont le mieux connue.

ÉCHOS

Les Martiens

Comment sont faits ces Martiens qui, suppose-t-on, nous font signe ?

Plusieurs savants ont émis, à ce sujet, des hypothèses, dont voici les principales, rassemblées par Sergines, dans les *Annales Politiques et Littéraires*.

« On peut imaginer, dit le président de l'Académie Royale de Londres, que les hommes de Mars sont grands parce que la pesanteur y est faible, blonds parce que la lumière y est atténuée, ont quelque chose, avec plus de gracilité, des membres de nos Scandinaves, et ont aussi probablement le crâne plus élargi.

» Leurs yeux bleus sont plus grands et doués d'une faculté d'accommodation plus étendue : leur nez est également plus fort, leurs pavillons auditifs plus grands. Leur tête volumineuse, leur vaste poitrine, leurs membres longs et grêles, l'absence de taille séparant le thorax de l'abdomen, leur donnent un aspect général assez différent de celui que nous présentons ; leurs grands yeux, leur nez puissant, à narines mobiles, leurs larges pavillons auditifs constituent un type de beauté que nous n'apprécierions sans doute pas beaucoup. »

M. H.-G. Wells, auteur d'une *Guerre des Mondes*, a une autre idée des Martiens.

« Les habitants de la planète Mars, écrit-il, ont d'énormes corps ronds, ou plutôt ils ont pour corps d'énormes têtes rondes d'environ quatre pieds de diamètre avec un visage au milieu. Ce visage n'a pas de nez, mais une paire de gros yeux de couleur sombre et immédiatement sous les yeux une sorte de protubérance charnue. A l'arrière du corps se trouve l'oreille. La bouche est entourée de seize tentacules effilés semblables à des fouets. »

M. Flammarion n'est pas de cet avis.

Il dit :

« Les habitants de Mars ne peuvent qu'être pareils à notre espèce humaine. Ils doivent être plus grands, plus légers, d'une forme différente. Ils doivent être aussi plus beaux que nous et meilleurs. »

Le professeur Hyslop, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, a tracé le portrait d'un Martien d'après un médium, Mme Smead. Elle s'est bornée à dire :

« Les habitants de Mars, en chair et en sang, ressemblent à des Indiens de l'Amérique du Nord. »

La Presse, de Montréal, a publié, en 1900, deux images de Martiens.

L'une d'après l'astronome Nicolas Climius, dont le nom ne nous est pas très familier. Pour Nicolas Climius, le Martien — il l'a dessiné — est un homme-arbre. Son tronc est un vrai tronc ligneux et ses bras sont des branches. Quand les Martiens sont en mouvement, on croirait voir marcher la forêt dans *Macbeth.*

Tout autre est le Martien pour sir Himpfry Davy's.

« Le Martien, d'après ses études, est de taille immense ; il ressemble à un humain. Mais ses membres sont d'un développement extraordinaire. »

En un mot, et c'est pour lui assurer le respect de certaines gens, le Martien a le bras long. — SERGINES.

Le vrai Shakespeare

L'Odéon a rouvert avec *Troïlus et Cressida.* Tout Paris se précipitera pour voir Mme Suzanne Desprès dans la tentative hardie d'incarner Hamlet. Au même Théâtre Antoine, M. Gémier nous annonce un *Shylock* avec musique de M. Gabriel Fauré. Shakespeare est l'homme du jour. On va sans doute réagiter la question de sa personnalité véritable. L'auteur de l'immense drame shakespearien aux cent actes divers fut-il le médiocre comédien, *the mimic*, le mime du théâtre du Globe, ou Bacon, ou Rutland, ou quelqu'autre encore ?

Un professeur hollandais, M. Adrien Timmermans, qui a gagné chez nous ses lettres de naturalité par de savants ouvrages d'étymologie comparée, publie sur ce débat une brochure qu'il veut bien m'envoyer. M. Timmermans pense, comme sir Edwin Durning-Lawrence, que Shakespeare est Bacon. Shakespeare, dit-il en substance, fut le nom de plume, le pseudonyme que prit Bacon. Par là il signifiait qu'il « *brandissait sa lance* contre les ignares. » Pourquoi Bacon prit-il un pseudonyme ? Parce qu'il estimait contraire à la dignité de son rôle officiel d'écrire des comédies et des vers d'amour. Quand il voulut s'abriter davantage encore, il choisit cet acteur dont le nom (Shaxpur, Shaxper, Shackspear, Shakespere) ressemblait à son pseudonyme, pour en faire l'homme de paille de sa gloire. Pourquoi Bacon désira-t-il se dissimuler plus complètement, non plus derrière un nom mais derrière un homme ? C'est qu'Elisabeth, se souvenant que son père l'avait déclarée illégitime et indigne de régner, s'offensa grandement de la scène où Richard II est obligé de remettre sa couronne à Bolingbroke.

(Mais en choisissant un homme notoirement illettré, comme l'affirme M. Timmermans, pour lui attribuer la paternité de son œuvre magnifique, Bacon se montrait-il sage et prudent ? Si Shackspear ne savait pas écrire, qui eût pu croire qu'il avait écrit ses drames ? Quelques-uns de ses contemporains l'ont cru, cependant...)

Une des parties les plus curieuses de la brochure est celle où M. Timmermans essaie de pénétrer les mystères de la cryptographie baconienne, que l'on retrouve nettement, paraît-il, dans l'œuvre de Shakespeare. Ainsi, dans *Peines d'amour perdues* le mot démesuré et grotesque que dit le clown : *Honorificabilitudinatibus*. C'est une signature. Si vous vous donnez la peine d'en faire l'anagramme, vous y trouverez l'hexamètre latin suivant :

Hi ludi F Baconis nati tuiti orbi,

Ce qu'on peut traduire ainsi : « Les jeux (scéniques) conservés pour l'univers sont les enfants de F. Bacon. »

Heureux érudits que passionnent des énigmes aussi embrouillées ! Ils en ont pour toute leur vie à s'y débattre délicieusement. Pour nous, contentons-nous d'admirer Shakespeare (ou Bacon).

Les âmes égyptiennes

« O conducteur des âmes, conduisez l'âme de l'Osiris N. avec vous dans la demeure d'Osiris. »

« Donnez pains et boissons à l'Osiris N. »

Ainsi s'exprime le rituel funéraire égyptien, résumant la préoccupation des peuples de l'Egypte, supposant que l'homme, dans l'autre monde, continue son existence terrestre.

Malgré des élans vers la sphère spiritualiste, l'Egyptien reste attaché au culte des morts conservant le fétiche du cadavre. Le corps est accompagné d'un *double*, lié intimement à sa destinée, et ce double a la forme d'un jeune enfant. Cette idée qui consiste à croire que c'est un petit enfant qui sert de support à l'âme n'est pas particulière à l'Egypte. Marc-Aurèle appelle son âme *animula blandula vagula*. Les premiers chrétiens donnent aux âmes la forme de petites figures humaines. Les Chinois imaginent le petit homme qu'on voit dans la prunelle des yeux des personnes vivantes, l'*âme* pupilline. Les Oupanichads voient l'âme humaine haute d'un pouce et siégeant dans le crâne ou dans la cavité du cœur. Les Nootkas colombiens pensent que l'âme est un tout petit homme dressé debout sur le sommet de la tête. S'il cesse d'être debout, son propriétaire perd la raison. Les peintures qui recouvrent les momies gréco-romaines d'Antinoé figurent la balance du jugement de l'âme qui est représentée sur un des pla-

teaux par une sorte de petite poupée nue. C'est le double, le *Ka* du défunt.

Les prêtres égyptiens se sont inspirés de toutes les croyances des peuples qui les entouraient. (E. Guimet, *Annales du Musée Guimet*, juillet-août 1913).

ÇA ET LA

La Colline inspirée et la Salette

M. l'abbé Vanel, le directeur très érudit du *Bulletin historique du diocèse de Lyon* et curé d'une des plus importantes paroisses de cette ville, Saint-Bonaventure, a découvert et vient de publier dans ledit *Bulletin*, sous ce titre : « la *Colline inspirée* et la Montagne de la Salette », divers documents qui intéresseront tout particulièrement ceux qui ont lu le beau livre de M. Maurice Barrès.

C'est notamment une lettre de l'aîné des Baillard, supérieur général des Frères de Notre-Dame de Sion-Vaudémont, au curé doyen du canton dont La Salette dépendait, lettre par laquelle le malheureux prêtre, qu'un premier refus d'obéissance à son évêque venait d'engager dans la voie de la révolte, sollicitait des renseignements sur les prédictions que deux petits bergers de l'Isère affirmaient avoir reçues de la sainte Vierge.

A cette lettre Baillard joignait une relation — que publie également M. l'abbé Vanel — des révélations complémentaires dont venait d'être gratifiée, à Sion, Thérèse Thiriet, « une personne, expliquait-il, que je dirige, et qui a été guérie deux fois miraculeusement de maladies incurables par les moyens ordinaires, et qui est favorisée depuis son enfance de visions, d'extases et de toutes sortes d'autres grâces extraordinaires au delà de ce qu'on peut dire ».

Ce rapprochement entre la colline toujours chère aux Lorrains et la montagne dauphinoise où se sont succédé tant de pèlerins, est des plus curieux et, pour ceux que le mystère attire, des plus troublants. — JULIEN DE NARFON.

M. Charles Richet et le prix Nobel

Un des prix Nobel vient d'être attribué à M. Charles Richet, professeur de physiologie à la Faculté de Médecine.

Ses recherches sur le suc gastrique, sur la contraction musculaire, ses travaux sur la respiration thermique, sa contribution à la sérothérapie, sa découverte de l'anaphylaxie qui consiste en une insensibilisation de l'organisme à l'égard des venins et de diverses substances, ont été les titres qui ont dû décider la Commission à lui attribuer cette récompense.

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* savent que Charles Richet pousse ces recherches hors du terrain scientifique pur, dans les voies peu explorées du métapsychisme. Ses expériences, souvent un peu trop confiantes, comme dans les célèbres affaires de la villa Carmen ont été souvent exposées et discutées ici.

Les maisons maudites

Il y a certainement des maisons qui portent malheur. Est-ce que le château d'Azay-le-Rideau rentrerait dans cette catégorie ? demande l'*Intransigeant*. On voit les conservateurs s'y succéder avec une fréquence déplorable. M. Xavier de Ricard ne fait qu'y passer. Il y est mort. On l'avait remplacé par le père des quinze mille, l'ancien député Baudon, dont le choix avait d'ailleurs révolté les Tourangeaux, qui réclamaient un artiste, un technicien.

Mais M. Baudon vient de mettre tout le monde d'accord. Il est mort ! Quel est le héros qui va, bon troisième, s'installer à Azay, pour y durer ?...

L'aventure évoque une fatalité identique et bien mystérieuse dont un grand palace parisien, du quartier des Champs-Elysées, vient d'être le théâtre.

Cet été, une admirable jeune femme descendait à l'hôtel X... et s'y faisait inscrire sous un nom supposé. Elle avait grand air, portait des bijoux de prix; elle passait dans les couloirs silencieuse, admirablement habillée. Elle recevait peu de visites. Un jeune homme pourtant la venait voir fréquemment. Une nuit, on avait entendu du bruit. Le matin on trouvait la jeune femme et son visiteur morts, tués chacun de deux coups de revolver. La morte était tombée sur le lit. La pièce était pleine de sang.

De telles aventures sont désastreuses pour un hôtel qu'elles peuvent ruiner du coup. La Préfecture reconnut ou déclara qu'il y avait eu double suicide, qu'il n'y avait donc pas lieu d'informer. Les corps disparurent sans bruit, dans la nuit. La chambre fut renouvelée des murs aux tapis, et quinze jours après, un vieil étranger connu et fort respectable vint l'habiter. Il n'était pas là depuis deux jours, qu'un soir en rentrant du théâtre, et remontant à sa chambre par l'ascenseur, il se trompa, fit un geste hâtif, ouvrit trop tôt la porte du palier, eut la jambe prise dans la cage de l'escalier et subit une fracture de la cuisse. Deux jours après, des suites de son accident, il mourrait.

La chambre fatale fut renouvelée de fond en comble ; mais la direction voulut d'abord la laisser fermée ; quand les habitués passaient dans le couloir, machinalement ils baissaient la voix.

Après trois mois de silence, un soir récent que les voyageurs affluaient, la chambre, toute neuve, fut rouverte et rendue à un client. Il y a huit jours, le personnel de l'hôtel manifestait tout à coup une agitation extrême, une nervosité inaccoutumée et qui ne pouvait échapper aux yeux des voyageurs habituels. C'est qu'en effet le dernier habitant de la chambre tragique, pris d'une syncope, avait dans la nuit succombé à une embolie !...

Hasard, coïncidence, fatalité, qu'on donne à cette répétition de cas identiques toutes les explications qu'on voudra. Ceux qui croient aux lois mystérieuses d'un monde

inconnu de nos sens trop limités, ceux-là seuls pourraient expliquer ces morts inexplicables.

L'homme aux rubans verts...

C'est un jeune acteur qui vient de se voir jouer avec succès à l'Odéon, M. Didier Gold, pour ne pas le nommer... La superstition, qui règne habituellement en maîtresse dans les milieux théâtraux, a près de lui un particulier crédit.

C'est ainsi qu'il croit à la favorable influence du vert, couleur d'espoir.. S'il ne va pas jusqu'à porter de coutume à sa boutonnière une feuille de lierre, comme certain poète de nos amis, il arbora du moins à sa générale des chaussettes vertes, des boutons de manchette verts, et choisit parmi ses décorations un ruban vert. Sa femme même se fit faire pour la circonstance une robe verte... Et nous n'avons pas vu, après tout, que cela ait porté malheur à la pièce...

La onzième fille

Un cas très curieux a été constaté à Lawrencenburg (Indiana) où une dame Silas W. Jackson est mère de onze petites filles et n'a pas un seul garçon.

Mme Jackson est elle-même la onzième fille d'une onzième fille.

En effet, sa mère et sa grand'mère ont chacune donné le jour à onze filles sans qu'un seul garçon soit venu interrompre la série.

Comme elle-même a continué la tradition, ce sont donc trente-trois filles qui se sont succédé sans interruption.

De sorte que l'enfant récemment née pourra dire :

— Je suis la onzième fille de la onzième fille de la onzième fille de mon arrière-grand'mère.

C'est un peu compliqué mais assez curieux.

Attendons maintenant pour savoir si celle-là aussi aura onze filles.

Les plantes ont des yeux.

Le professeur Gottlieb Haberlandt, de l'Institut botanique de Graz, en Styrie (Autriche), vient de faire une découverte qui constitue une véritable révélation dans le monde des sciences naturelles.

A vrai dire, il s'agit de la confirmation définitive d'un fait déjà établi par des observations antérieures. L'éminent savant, dont les travaux jouissent d'une grande notoriété parmi les spécialistes des études agronomiques, a pu constater que chez beaucoup de plantes on remarque des organes de la vue, comparables à ceux des animaux inférieurs; leurs cellules épidermiques étant, en réalité, des lentilles convexes aussi parfaites que la facette de l'œil des insectes. On sait que chez la mouche commune, ces facettes sont au nombre de plus de 4.000 et que chez le papillon elles s'élèvent à 17.000. Or, dans les végétaux, les cellules des feuilles offrent également des facettes analogues, présentant une quantité infinie d'images réfléchies au foyer visuel.

Un bouquet d'arbres étalant au soleil sa luxuriante végétation réunit ainsi une multitude de miroirs, chaque cellule épidermique ayant les mêmes propriétés qu'une petite lentille distincte.

La vision des plantes n'est pas consciente comme celle de l'insecte : il se rend compte de chaque image dessinée dans toutes ses facettes oculaires, mais elle existe indubitablement, comme l'a démontré Haberlandt en photographiant, à l'aide d'un appareil combiné avec le microscope, les parties minuscules de l'épiderme du limbe. Ces expériences, corroborées par le docteur Nutall, de Londres, et le docteur Harol Wuger, ont permis de reconnaître, dans chacune des cellules épidermiques, des images très nettes d'objets situés à différentes distances, ainsi que de personnes et de maisons. On peut, suivant les botanistes, en conclure que les plantes ont de vrais yeux, rudimentaires, comme les abeilles et autres hyménoptères, lépidoptères et diptères, qui leur font distinguer ce qui s'offre à leur vue avec quelque éloignement. Gottlieb Haberlandt a noté spécialement des yeux dans les feuilles du sycomore, de l'érable de Norvège et de l'acanthe du Pérou. Les yeux des plantes diffèrent toutefois de ceux des insectes en ce qu'ils n'ont pas de pigment, mais il reste à déterminer jusqu'à quel point la chlorophylle y supplée. Haberlandt et ses collègues ont, comme ils devaient s'y attendre, rencontré des objections et des contradictions qui mettent en doute la vision active des plantes et ne leur concèdent — et encore — que la vision passive.

La pierre de soleil.

Des hindous fixés en Angleterre célèbrent encore le culte du Soleil dans les ruines d'un monument mégalithique situé à Stonehenge (pierres suspendues) auprès de Salisbury (Wiltshire).

Les dernières études archéologiques fixent la construction de cet édifice à l'époque de l'âge de bronze. Des fouilles ont permis de découvrir dans les arches des pierres levées, des silex taillés et des traces de cuivre sur l'un des blocs.

Un cercle extérieur de 94 inches de circonférence comprenait originairement 300 piliers, dont 6 subsistent encore. Leur hauteur est de 4 m. 25 sur 1 m. 04 d'épaisseur, ils sont espacés de 1 m. 05, 30 pierres horizontalement posées les surmontaient, et sont encore en place. L'ensemble arrive à 4 m. 88 de hauteur.

30 petits obélisques, dont 7 subsistent, à 9 mètres de ce premier cercle formaient une autre enceinte. Une grande ellipse interne comprenant cinq ou sept grands monolithes encadrait ce que l'on a appelé *la pierre d'autel*. C'est un grès, les autres pierres sont des diabases du Pays de Galles.

Des Hindous, des Arabes, des Persans, appartenant à une religion relativement récente, fondée au Thibet, répandue rapidement en Asie et qui compte deux ou trois

milliers d'adeptes en Angleterre viennent faire leur dévotion devant la Pierre d'autel.

Cette religion s'intitule : *Le lien universel du Fils des hommes*.

En attendant le lever du soleil, les croyants murmurent une prière qui débute ainsi :

« Je crois à l'existence d'un dessein divin dans tout ce qui est. Je crois qu'il n'y a rien de désordonné ni de mauvais dans la nature ». Et qui continue de la sorte : « Je crois en la croissance définitive de toutes choses vers le bien ; et aussi en l'évolution intentionnelle de toutes choses vers le meilleur et vers le mieux. »

Ces dévotions durent de l'aube au coucher de l'astre.

L'heure du succès

S'il n'y a pas d'heure pour les braves, il en est une pour le succès. Du moins, c'est l'opinion d'un professeur américain, lequel, après de nombreuses observations, a constaté qu'il y a, pour chaque catégorie de travailleurs, un âge moyen de réussite.

Les ouvriers manuels sont dans la plénitude de leurs moyens à quarante-sept ans, les penseurs à cinquante-deux ans. Les pharmaciens, en règle générale, peuvent réussir très jeunes, à quarante et un ans ; les poètes et les inventeurs à quarante-quatre ; les romanciers à quarante-six ans ; les compositeurs de musique et les acteurs à quarante-huit ans ; (les actrices n'ayant pas d'âge réussissent toujours, mais on sait qu'on les admire surtout vers la cinquantaine ; c'est à cet âge qu'elles jouent avec le plus d'autorité les rôles de jeunes premières) ; les peintres battent leur plein à cinquante ans ; les législateurs à cinquante-deux ; les philosophes à cinquante-quatre ; les mathématiciens et les humoristes à cinquante-six ; les historiens à cinquante-sept ; les naturalistes et les juristes à cinquante-huit.

Ainsi juge le professeur américain ; vérifiez si vous êtes de loisir.

Un Fantôme dans un cab.

L'*Occult Review* raconte le fait suivant, dont un de ses lecteurs lui a envoyé le récit :

« Je me promenais dimanche dernier dans Londres, avec un ami. Nous venions d'arriver à Gordon Square et nous cherchions une voiture. Il en survint une. Tout-à-coup, nous remarquâmes qu'il y avait quelqu'un dans cette voiture et cependant le drapeau indiquait : voiture libre. Comme elle passait près de nous, à notre grande surprise, nous nous aperçûmes que le « cab » était vide cette fois.

« Mon compagnon appela le cocher et lui dit qu'il venait de voir un fantôme dans son « cab ».

« C'est bien possible, répliqua celui-ci, il y a quelques jours, j'ai chargé une personne qui, au bout d'un moment, ne donnait plus signe de vie.

« Pour éviter des ennuis, j'ai mis le corps dehors, et avec grande stupéfaction, je l'ai revue ici, à cette même place, une heure après ».

« Mon ami et moi, nous en tirâmes la conclusion que le mort ainsi expulsé s'était matérialisé et était venu s'asseoir à la même place, dans le cab. »

Deux nouvelles sectes en Russie

La Russie, héritière des Grecs Byzantins, a trouvé dans son héritage une multitude de sectes manichéennes — nées du Juif Manès et d'ailleurs organisées en Sociétés secrètes. Elles pullulent plus que jamais à mesure que l'Eglise russe orthodoxe se décompose davantage.

— En Bessarabie, aux alentours de Kischnieft, un jeune paysan nommé Timothée Ropot se dit Jésus-Christ. Il parcourt les villages, prêchant partout et prophétisant la prochaine fin du monde. Il engage les maris à quitter leurs femmes et vice versa pour le suivre et surtout pour s'emparer de toutes leurs économies. Les foules courent après le faux prophète et attendent l'accomplissement de ses prophéties. Ropot assure entre autres choses qu'avant la fin du monde le clergé et surtout les évêques cesseront d'être reconnus et qu'il n'y en aura plus. (*A. I. R.*).

— Mgr Stephane, archevêque orthodoxe de Koursk, a donné, pendant une séance au Saint-Synode, un compte-rendu détaillé du développement de la nouvelle secte de « podgornotzi » dans les diocèses orthodoxes de Koursk et de Vladimir. Le fondateur de la secte, un certain moine du cloître de Souzdal, se donne pour prophète et réussit à se faire des adeptes. Le Saint-Synode a résolu de recourir cette fois encore à des mesures de police, mais cette fois encore il devra reconnaître son erreur, car ce n'est pas la police qui peut apaiser les esprits et les cœurs égarés dans la recherche de la vérité. (*A. I. R.*).

NOTRE COURRIER

PROPHÉTIES

1° On peut trouver la prophétie de saint Malachie complète dans *Oui ou non*, de M. l'abbé Radiguet, chez E. Domin, imprimeur, 10, rue de la Monnaie, à Caen, 1 fr. 10 franco.

2° J'ignore que veut dire : « Hui, Hui » ; mais, dans le quatrain suivant, on peut voir qu'on voyagera par l'air, comme par l'eau, etc., après la venue du grand monarque :

Les fleurs passées diminue le monde,
Longtemps la paix terres inhabitées :
Seur marchera *ciel*, terre, mer et onde,
Puis de nouveau les guerres suscitées. 1,63

L. C.

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.